

FÉLICIA VITI

LA FILLE  
VERTICALE

roman

*nrf*

GALLIMARD

FÉLICIA VITI

LA FILLE  
VERTICALE

roman

*nrf*

GALLIMARD

FÉLICIA VITI

LA FILLE  
VERTICALE

roman

*nrf*

GALLIMARD

*À Margot*

*Pour Laura*

I

J'avais vu L. la première fois comme un cul longiligne, un dimanche après-midi. Que pourrais-je en dire à part mon incommensurable envie de la baiser, à l'instant même où elle a marché, l'air distrait, certainement distraite, dans les dédales du cinéma d'art et d'essai, et mon envie de la suivre, les yeux fermés, vers cette salle noire qu'allait devenir ma vie.

La fille qui l'avait invitée n'imaginait pas que je ne penserais plus qu'à une chose. Le fait que L. n'est pas assise à côté de moi. Dans ce cinéma chaud, devenu froid maintenant qu'elle était à un siège de différence. Une distance qui, je le comprendrais plus tard, restera toujours entre nous. Moi les mains serrées sur le fauteuil rouge et elle, inatteignable.

J'aurais voulu m'asseoir près d'elle, mais ça aurait été précipité de prendre sa main au cinéma, de respirer son odeur comme si je la connaissais, ou de glisser ma main entre ses cuisses, à l'heure du climax quand personne ne regarde, mais je sais que si je l'avais fait, elle se serait tue. Comme on le sait de certaines filles quand on est adolescent, quand on est un garçon, ou peut-être une fille très courageuse, ce geste qu'elles imaginent, cet interdit qui nous fait ressentir le pouvoir des rois. L. a toujours cette odeur-là.

Aujourd'hui, je peux imaginer le bruit de ses poils qui touchent son jean au cinéma. Je me rappelle l'odeur, et je sens ses lèvres se déplacer à chaque fois qu'elle croise les jambes parce que le film l'ennuie. Je ne me souviens quasiment d'aucune conversation ou presque pendant cette soirée. Une ou deux inepties de ma part. La main de L. qui touche la mienne. Le fait qu'elle porte un haut pailleté qui moule son corps très mince de stries. Et elle aussi si mince, effilée face au monde, elle marche dans ces rues comme si elles lui faisaient du mal, je comprendrais que chaque pas lui coûte comme un souvenir. Elle a l'âme des fantômes vivants. Sa main a frôlé la mienne, et elle l'a posée sur ma cuisse. Ce geste sera le seul mouvement d'amour de notre relation. Jamais plus, et l'élégance du désespoir.

Elle parle beaucoup et dit des choses belles et décousues. J'ai envie de l'embrasser tout bas pour la rassurer. C'est peut-être ça que j'ai ressenti, un mélange d'érection et d'amertume à vouloir la consoler. Je ne savais pas de quoi mais c'était évident qu'il fallait la consoler, évident comme un petit dessert qu'on ne s'autorise pas. Ce soir-là j'ai pris un taxi avec elle, et je l'ai laissée me déposer, par politesse. J'ai sauté de la voiture sans la regarder.

J'ai laissé son odeur partir.

Quelques semaines plus tard elle est réapparue dans ma vie, pour la marquer d'une trace indélébile. Une trace de mouille sur un jean, un poignard dans le cœur, une ombre au tableau clair et fin de mon existence. Toujours longiligne et éparse. Égarée sur un trottoir. Elle marche dans la même direction que moi, sans me regarder.

Les yeux de L. sont grands ouverts dans les miens, elle me fixe avec ses airs de sortie de prison. J'ai l'impression d'être la première chose sur terre. La plus grande découverte. Cette deuxième fois je lui raconte ce que je n'ai pas fait le premier soir. Je lui détaille mes gestes un à un. Cette scène qui se répète en boucle dans ma tête. Je suis devant le miroir des toilettes. Elle descend après moi, elle fait semblant de passer tout près. Je caresse son jean, je passe derrière elle. Elle ouvre un peu la bouche, je vois à peine sa langue. Ses yeux qui cherchent mes mains. Elle pose ma main sur le carrelage des toilettes. Elle ne me dit rien. Elle défait sa ceinture. Elle regarde le carrelage, j'ai mes doigts dans sa bouche. Elle suce mon pouce. Elle sait qu'elle ne doit pas faire ça, pas le premier soir, pas la première fois, pas sans se respecter comme ça, mais elle en a trop envie, elle a envie de lâcher son bassin, d'avoir honte, d'être à moi. Je suis au bord de l'orgasme de sentir l'ouverture de ses fesses battre contre moi.

Je n'ai qu'une idée. Manger cette fille, la dévorer de mon immobilité, ma vision suspendue dans le terrible fracas du destin. Je fais attention à chaque mot que je dis, à chaque mouvement que je fais, mon corps entier est tendu à présent vers elle. Je ne peux plus arrêter la force d'attraction, respirer, mon dernier instant, me rappeler que je l'ai rencontrée et que je vais l'aimer.

Je pénètre L. tellement fort que je sens tout son corps se crispier. La cadence est tellement en osmose avec l'univers que j'entends ce qu'elle pense, qu'elle entend ce que je lui raconte. Quand on fait l'amour, elle est excitée par les mêmes choses que moi. À chaque orgasme je voyage. Les vestiaires d'une équipe de handball, les douches d'un gymnase, elle, entourée de corps qui nous regardent. Parfois j'ai dix-sept ans, je touche une fille pour la première fois, parfois j'ai l'âge de ma mère, je fais l'amour dans des draps à motif

qui me font peur. J'ai peur. J'ai peur des lacunes de mes sens, et j'ai la plus belle fille du monde dans les bras.

Aujourd'hui L. est partie. Paris m'encombre et j'y marche à l'aveugle. Je ne reconnais plus les rues. J'y tombe par hasard. J'ai l'impression d'y vivre comme dans un monde parallèle, une réalité tout aussi exacte que celle de l'année dernière. Comme si je vivais deux existences à la fois, comme si chacune des deux vies était la même. Avant et après elle. Je suis ici et là-bas. Il y a moi et l'autre moi. Je me rappelle un soir d'hiver, un soir de janvier où je marchais sur ces mêmes rues, ces mêmes chemins, ce même froid, la neige, unique, qui n'est tombée qu'un jour cette année-là, le seul où moi aussi je suis tombée. Je suis droite dans la rue qui penche. L. est debout devant moi, il fait déjà nuit. Nous avons passé la précédente ensemble. J'ai froid, la neige tombe sur mon pull noir et s'enfonce doucement dans les mailles. Je ne sais pas comment lui dire au revoir. J'ai peur de glisser dans la neige. Nous sortons de ce petit appartement où nous avons fait l'amour pour la première fois. Un endroit minuscule. Un pied-à-terre. Elle y amène les gens, « les passants mirages », comme elle les appelle. Aujourd'hui, je ne passe plus devant l'appartement. Je l'évite, je tourne autour. J'en ai connu les couleurs, je l'ai vu changer, d'hiver à automne. Ça ne me fait pas grand-chose. Juste assez pour éviter la rue. Juste assez pour me souvenir sans crainte. Les traces noires sur le mur sale le premier soir, et mes mains, sales également. La pièce avait une couleur d'excrément. C'était le seul endroit où l'on pouvait aller ce soir-là. Le

premier soir, la première fois. Elle m'y emmène à regret, l'endroit est insalubre. Elle vient de le récupérer. Quelqu'un y a vécu la misère pendant des années. La nuit noire. On a fait l'amour à la lueur d'une bougie. Je revois la colonne de L. se dessiner, comme dans un Caravage, un Füssli, fuselée dans le marbre contraste. Le corps blanc doré par la lumière, la saleté, les hanches et mes mains qui rentrent dans l'ancre béant. La salissure terrestre, les entrailles d'une femme, sans tête, sans bras, sans jambes.

Un buste aveugle, et dehors, la nuit blanche, immaculée.

© *Éditions Gallimard, 2024.*

FÉLICIA VITI

## La fille verticale

« Je ne peux pas dire ce qu'est l'amour. Je peux seulement dire ce qu'est la vie quand on aime. Je ne suis qu'un être qui touche et qui a touché. Je ne suis qu'un corps qui pleure et qui suinte. L'amour est factuel. Se lever d'un canapé pour aller sur un lit, c'est déjà dessiner l'amour.

Je vais essayer de dessiner L. mais je ne me souviens de rien, puisque l'amour ne se voit pas. Il est tout entrelacé de rien : le néant d'une odeur de jean, les respirations accélérées, un petit rictus de plaisir et la haine dans les yeux quand on a dit une chose qu'on n'aurait pas dû dire.

Je ne ferai pas l'effort de vous donner les clés. Il n'y en a pas. Il vous faudra juste vous atteler à suivre la même chose que moi. Elle. »

*La fille verticale* raconte la passion entre deux femmes. De fuites en violences, elles dérivent dans Paris la nuit, comme la mémoire roule sans trêve sur les traces d'un amour fou.

*Félicia Viti est scénariste. La fille verticale est son premier roman.*

# TABLE DES MATIÈRES

## I

J'avais vu L. la première fois...

Aujourd'hui L. est partie....

Cette édition électronique du livre  
*La fille verticale* de Félicia Viti  
a été réalisée le 24 mai 2024  
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073056924 - Numéro d'édition : 626399)

Code produit : Q04580 - ISBN : 9782073056955.

Numéro d'édition : 626402

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.